



Ethnopôle « Migrations, Frontières, Mémoires »

La commémoration du génocide des Arméniens à Valence

Ronan Lagadic - Janvier 2020



La commémoration du génocide des Arméniens à Valence

Enjeux d'une revendication politique portée par une symbolique religieuse chrétienne, pour la transmission d'une mémoire identitaire

Ronan Lagadic, master 2 recherche, Étude du fait religieux, Université d'Artois



Cimetière arménien avec khachkars

Fonds Bassmadjian - Le Cpa

Au sein de l'Empire ottoman, les Arméniens ont formé une société, demeurée « traditionnelle » jusque vers la fin du XIX^e siècle. Le génocide perpétré par les Turcs dès 1915 a interrompu les prémices d'une sécularisation du sentiment national. Les survivants qui ont fui l'Europe ont alors fondé une société en diaspora reprenant le modèle traditionnel d'une ethno-religion fusionnant le sentiment national et identitaire avec l'Église apostolique arménienne. Mais à partir des années 1950, sous les effets conjugués de l'intégration et de la sécularisation propres aux sociétés occidentales, la communauté arménienne a développé des marqueurs politiques et culturels plus autonomes vis-à-vis de la religion. Face au déni turc du génocide et au danger de l'assimilation, l'identité arménienne s'est cristallisée autour de la demande de reconnaissance du génocide, à l'échelle nationale et internationale. L'exemple de Valence illustre parfaitement cette évolution : la communauté arménienne structurée autour de son Église « nationale » lors de son arrivée, même si les partis politiques sont déjà présents, va, à partir de 1965, investir de plus en plus fortement la commémoration du génocide, jusqu'à en faire son marqueur identitaire principal dans les années 1980, sous le signe de la revendication politique. L'indépendance de l'État arménien à partir de 1991, après un temps de recomposition dans les années 1990, n'a finalement pas changé fondamentalement la priorité donnée par la diaspora à la revendication de reconnaissance du génocide. Au contraire, libérée d'un sentiment de danger immédiat de la disparition d'une culture arménienne par assimilation, la diaspora a même renforcé son activisme local.



Scouts arméniens lors de la commémoration du 24 avril 2019 à Valence

Crédit Hanus

L'Église arménienne, en perte de vitesse dans la société laïque française à Valence comme ailleurs, va alors réinvestir la commémoration du génocide de 1915, dont elle était par ailleurs à l'origine. Cette manifestation, bien que nettement passée, à Valence, du recueillement et du deuil à la revendication politique dans l'espace public au cours des années 1980, a finalement gardé ses marqueurs religieux malgré une expression politique parfois contraire, permettant ainsi à l'Église arménienne de conserver une sphère d'influence et d'expression privilégiée. Les discours, et c'est particulièrement net dans le cadre de l'œcuménisme valentinois où chaque obédience chrétienne s'exprime (apostolique, catholique, protestante), qu'ils émanent de personnalités religieuses ou non, continuent d'avoir recours à un vocabulaire à connotation religieuse : calvaire, martyr, deuil, saint. La visibilité des Arméniens dans l'espace public progresse même, et elle se fait à travers des symboles religieux tels que khatchkars à partir des années 2000.



Monument devant le Conseil départemental des Hautes-Alpes à Gap
Crédit Prost

La religion arménienne a donc apporté tout le poids et la légitimité de son rôle identitaire de gardienne de la tradition arménienne à la revendication de reconnaissance du génocide. Si la religion arménienne, conformément à l'évolution religieuse en Occident pointée par de nombreux sociologues, joue aujourd'hui un rôle plus culturel que cultuel, cela a en fait servi la réorientation universaliste de la demande de reconnaissance du génocide : la communauté arménienne se bat pour elle-même, mais aussi pour éviter que des événements similaires ne se reproduisent. Ce nouveau positionnement de l'Église arménienne rejoint les thèses développées par Danièle Hervieu-Léger sur le rôle dévolu à la tradition religieuse dans la conservation et la transmission d'une mémoire et d'une identité collective, avec une remarquable faculté d'adaptation. Le cas arménien illustre bien le fait que « l'ethnico-religieux existerait au point de convergence de la dissolution du religieux traditionnel et de la réinvention d'un imaginaire de la continuité »¹, dans lequel l'Église arménienne, comme à Valence, se met au service de la cause de la reconnaissance du génocide.



Commémoration du 24 avril 2019 à Valence
Crédit Hanus

¹ Annie Benveniste, « Ethnicisation, racialisation de la religion ». In R. Azria et D. Hervieu-Léger (dir.) *Dictionnaire des faits religieux*, PUF, Paris, 2010, pp. 346-47.

Évidemment, avoir un génocide comme évènement fondateur d'une « identité diasporique » est ambigu et peut s'avérer dangereux psychologiquement pour les membres de la « communauté » sur le long terme, dans la mesure où il s'agit d'une mémoire très lourde à porter. Dans ce contexte très spécifique, la religion sert plutôt à alléger le fardeau, se substituant ou complétant une approche thérapeutique psychanalytique peu prisée des Arméniens. Ce rôle secondaire appuyé par les valeurs propres à la religion chrétienne explique le maintien à Valence d'un discours plus tempéré spécifique au religieux, malgré l'alignement sur les revendications politiques, qui fait une place à la thématique du pardon. Néanmoins, la présence religieuse sert surtout à établir un lien avec l'histoire antérieure au génocide, c'est pour cela qu'elle reste aussi présente. Et comme toute mémoire ou tradition, celle du génocide a aussi des « producteurs autorisés », et les luttes pour en faire partie ou en avoir l'exclusivité sont nombreuses, ce que l'exemple valentinois illustre abondamment.

Face à l'atomisation qui minait sa propre cohérence et menaçait sa pérennité avec les perspectives de dissolution des appartenances religieuses traditionnelles induites par la modernité française, la religion identitaire arménienne s'est réinventée à travers la reconnaissance et la commémoration du génocide, sorte de nouveau paradigme ethno-religieux arménien, dans lequel « il est devenu possible d'en être sans y croire, ou plus exactement, en ne croyant plus qu'à la continuité du groupe auquel les signes conservés de la religion historique servent désormais d'emblème »².



Mémorial de Villeurbanne (Rhône)
Crédit Roveda

Pour aller plus loin :

Ronan Lagadic, *La commémoration du génocide arménien à Valence : une revendication politique portée par une symbolique religieuse chrétienne, pour la transmission d'une mémoire identitaire.*

Master 2 recherche, Étude des faits religieux, sous la direction d'Olivier Rota, Université d'Artois 2019.

² Danièle Hervieu-Léger, *La religion pour mémoire*, Editions du Cerf, Paris, 1993, pp. 236-37.